

Notes sur les problèmes d'une classe rurale

Première partie d'un travail de fin d'études pédagogiques
présenté en 1959
consacré à la correspondance interscolaire
basée sur la pratique de l'espéranto.

Claude Gacond

2^{ème} édition
La Chaux-de-Fonds, 2002

Esperanto perkoresponde
Claude Gacond, CP 480, CH-2301 La Chaux-de-Fonds

Avertissement

Beaucoup de maîtres pratiquent la correspondance interscolaire, mais peu basent cette activité sur l'espéranto. C'est pour cette raison que nous avons décidé, Eric Benoit et moi-même, d'explorer les possibilités offertes par cette forme-là de correspondance interscolaire. C'était une aventure, comme toutes les explorations. Ayant constaté que notre étude devait être reprise sur une base un peu différente, nous l'avons abandonnée et avons choisi un nouveau sujet pour notre travail de fin d'étude.

Les conditions pour une reprise de la correspondance interscolaire pouvant être remplies à La Sagne, j'ai interrompu mon nouveau travail de fin d'étude dont le thème était: *Un maître de classe rurale, ses joies, ses difficultés*. Ces quelques notes sur les problèmes d'une classe rurale qui précèdent mon rapport sur la correspondance interscolaire n'ont donc aucun lien direct avec ce dernier, elles donnent une idée de ce qu'aurait été ce travail concernant le maître de campagne, travail donc non terminé.

Je prie donc le lecteur de bien vouloir considérer la première partie de ce travail de fin d'étude comme des notes écrites sans prétention aucune, notes qui permettent peut-être de se faire une idée de l'atmosphère dans laquelle je travaille avec mes élèves.

Quant à la deuxième partie consacrée à la correspondance interscolaire et à l'enseignement de l'espéranto, il s'agit d'un rapport d'une expérience en cours, qui, j'espère, pourra être continuée pendant encore quelques années avec la collaboration d'autres collègues.

Claude Gacond, La Sagne, le 1^{er} février 1959.

-oOo-

Introduction: Mai 1956

Chaque âme d'enfant, c'est l'Eternel qui encore une fois efface son ardoise en se disant: recommençons, voyons si cette fois ça réussira.

Pierre Ceresole

Aujourd'hui, j'ai regardé – je dirais presque contemplé – tout mon petit monde au travail.

Je m'étais assis sur le rebord de la fenêtre.

Le soleil inondait la classe de sa lumière oblique du matin. Il jouait dans les boucles de Pierrette, essayant d'y allumer une auréole scintillante.

Une timide musique emplissait la pièce: musique improvisée par trente enfants qui posent et reprennent leurs crayons; musique aux rythmes imprévus qui s'accélérent, s'amplifient, puis renoncent et essayent de mourir sans jamais y parvenir.

Mes yeux étaient tombés sur la page de Liliane-Hélène. Obéissant au charme d'une de ces jolies mains enfantines, la plume semblait accomplir cérémonieusement une danse très lente aux mouvements savants. Je devinais l'âme de cette grosse écriture appliquée qui essayait d'être régulière...

Beauté simple!

La plume se pose.

Musique!

Le crayon rouge souligne un verbe, le bleu un sujet, et le vert... il hésite... et le voilà qui se réfugie dans le petit lit que lui préparent des lèvres entrouvertes qui réfléchissent.

Deux yeux fixent quelque chose, très loin, très loin... plus loin que le fond de la salle...

Une étincelle: ils ont trouvé!

Et le crayon reconnaît des compléments.

Il s'est posé.

Musique!

A cet instant, le visage de Jean fit son large sourire: "*J'aime bien ça, ça fait régulier!*"

Le chœur avait approuvé: "*Moi aussi!*"

Il y a eu des chuchotements, des rires, des paroles. Des jambes, des bras, des corps, des têtes et des lèvres ont commencé à bouger, très vite, très vite. Ça a fait comme un souffle de brise dans un petit bois.

Puis la musique indécise des crayons a repris sa chanson monotone...

Si j'étais artiste... j'essayerais de peindre tous ces gosses... je mettrais en musique leurs jolies expressions...

Il y aurait le grand front arrondi de Philippe, le bout de langue à Fallot, Denis et son air décidé, les jeux de tête de Marianne qui soulignent ceux de sa main, John à la tignasse

ébouriffée, la grosse figure de Francis, les gestes indécis de ma petite Malou qui tremble toujours, et, derrière toutes ces physionomies, se cacherait celle de mon cher Marcel, celle qui fronce les sourcils et qui prend des airs farouches lorsque le maître vient à la rescousse, celle qui dit: *"Non, non, je veux faire tout seul, tout seul...!"*

J'ai grand besoin de ces petits moments de contemplation où je laisse mes sens aller librement à la rencontre de mon petit monde.

Je les saisis comme ils se présentent, tout à coup.

- Voilà, attrape ce que je t'offre et admire-le! me dit la plénitude de vie qui habite ce petit peuple que j'ai le privilège de fréquenter.
- Admire... le rythme de ce corps de garçon qui s'abandonne à la joie d'une course effrénée...

l'éveil de cette intelligence qui chaque jour s'épanouit davantage...

la beauté de cette voix simple qui dit encore les choses comme elle les sent...

- Admire... la confiance de cette fillette qui vient te confier son grand secret, comme à un ami...

la saine joie orgueilleuse qui se lit sur le visage du vainqueur de ce concours...

cet enthousiasme créateur qui emporte ces peintres en herbe qui te livrent le fond de leur âme dans une œuvre qu'ils sont loin de comprendre eux-mêmes...

- Admire... cette recherche du grand, du beau, de la force, de la pureté, qui anime ces êtres qui y croient encore pleinement...
- Admire tout ce qu'ils t'apportent; vois comme ils sont généreux; sois réceptif; contemple-les au travail, dans leurs jeux, hors de l'école et tu comprendras toute la place qu'ils occupent dans ton être, combien tu les aimes!
- C'est en eux que tu trouveras ton capital de tranquille patience, de bonne humeur, de plénitude de vie nécessaire au développement équilibré de ceux qui te sont confiés.
- Regarde en eux, et tu les aimeras pour ce qu'ils sont, et non pour ce qu'ils devraient être.
- Vois en eux la Nature, la Vie, qui fait un nouvel essai. Aide, sois en harmonie avec Ses lois, c'est tout ce que tu peux faire, et regarde, peut-être que cette fois ça réussira!

-oOo-

Faire le point et repartir

Arrête-toi un instant dans ton activité de maître d'école.

Assieds-toi et regarde en toi.

Revis tes premiers pas dans l'enseignement; raconte-les avant qu'ils ne te deviennent souvenirs vagues.

Fais le tour de tes expériences. Trie-les; fais-en deux tas: celui des bonnes et celui des mauvaises.

Conclus, si tu peux!

Bientôt trois années vécues dans ce village! Banale vie d'un jeune régent comme celle de tant d'autres instituteurs de campagne: les mêmes joies, les mêmes désillusions...

Ça ne fait rien. C'est la tienne, celle qui est vraie.

Pourquoi vouloir toujours vivre plus extraordinaire, faire mieux ou pire que les autres? Tu as accompli ce que tu as pu, avec les forces que tu avais.

C'est un essai.

Regarde ce que ça donne.

En es-tu content?

Réponds!

Conserve ce qui te satisfait, améliore ce qui te paraît corrigible. Jette loin ce qui te semble erreur. Essaie de la remplacer par quelque chose de vrai.

Faire le point.

Faire le tour de ses impressions, comme la vigie fait le tour de l'horizon.

Et repartir. Repartir dans la direction qui t'approchera peut-être de ton idéal de vie.

Ce discours, je me le tiens en entreprenant ce travail de fin d'étude.

Si j'arrive à obéir à ces mots d'ordre, ce travail aura été pour moi une occasion de repenser ma vie de maître d'école.

Et tant pis si ce que je raconterai sera simple banalité pour les quelques rares lecteurs qui devront me lire. Ce n'est pas pour eux que j'écris, ce n'est que pour moi.

- Quel égoïsme, quel manque de modestie!
- Non, connaissance de soi, recherche du vrai!

Finis, ces bavardages!

Allons, à l'ouvrage!

-oOo-

Maître et élèves

- A propos, David, et l'école? demanda tout à coup l'ancien Tissot. Est-ce que tu aurais l'idée de n'y pas retourner, par exemple? Le jeune garçon fronça les sourcils et secoua la tête en s'agitant sur son tabouret.

- Non, fit-il enfin résolument; j'en ai trop enduré l'hiver passé.

Oscar Huguenin, *Le solitaire des Sagnes*.

Oh, petit David, tu avais encore de la chance dans ton malheur. Cette horrible école, on n'en parlait qu'en hiver, et si elle était devenue presque gratuite, elle n'était pas encore obligatoire.

Maintenant tu devrais l'endurer durant toutes les saisons, que tu le veuilles ou non. Ton avis ne serait plus écouté.

- *Oui, mais l'école a changé. Elle n'est plus la même.*
- *Pourquoi ne l'aimais-tu pas, ton école?*
- *Oh l'école, ça allait, c'étaient les camarades.*
- *Ils te faisaient peur?*
- *"Je n'ai pas peur d'eux, ils l'ont bien vu l'hiver passé; mais se battre tous les jours pour les faire taire, mafi! ce n'est pas une vie... S'il faut encore tout cet hiver entendre "délayer" mon père par ces garçons du Crêt...! Qu'on me dise "des noms", à moi, par devant, qu'est-ce que ça me fait? Je me défends assez. Mais toujours entendre lancer par derrière des mots de "chocs" contre... vos gens, sans qu'on puisse savoir de qui ça vient, pour donner une bonne roulée et fermer une belle fois la bouche à ces serpents... non, c'est fini, j'en ai assez!"*
- *Si l'école a changé depuis ton bon vieux temps, petit David, j'ai bien peur que tu y rencontres maintenant encore les mêmes camarades. Eux, n'ont pas changé. N'est-ce pas Paul!*

Si Paul avait pu boudier l'école comme David, il l'aurait fait tout de suite.

Mais en aurait-il tiré profit? – Certes non.

Au fin fond des choses, pourquoi le petit David détestait-il l'école? Était-ce le travail scolaire qui l'effrayait? Ou voulait-il fuir ses camarades?

Jusqu'à présent je n'ai que bien rarement rencontré des enfants qui détestent franchement le travail scolaire. Au contraire, tout enfant a la passion d'apprendre, d'élargir son horizon; tout enfant aime à être occupé à un travail à sa portée. Mais j'ai déjà rencontré bien des enfants qui, comme David, avaient une véritable nausée de l'école, et en examinant un peu la cause de cette aversion on remarque finalement qu'elle est due à leurs contacts avec les autres enfants. Ils détestent l'école parce qu'ils n'ont pas un comportement équilibré. David était un de ces enfants susceptibles et sauvages qui fuient tout autre camarade de leur âge. Mon Paul, c'est un de ces fils de parents alcooliques, fortement taré, plein de tics. Je pourrais allonger la liste. Je citerai encore mon petit John, un second petit David, Malou aux gestes imprécis et bizarres d'une super lenteur qui appellent l'hilarité et les moqueries de ses camarades impatientes.

Il est bien compréhensible que ces enfants caractériels ne soient pas attirés par la vie de l'école où ils jouent un rôle de souffre-douleur.

Il y a ici un fait permanent de l'enfance, qu'aucune technique scolaire ne supprimera. S'il y a de moins en moins d'écoliers rebutés par une activité scolaire non adaptée à leurs mobiles, il demeurera toujours de pauvres petits êtres tels que le petit David d'Oscar Huguenin, Paul, John ou Malou, qui soupirent après la Liberté, mais une pauvre liberté, une liberté conçue en dehors de la seule vie humaine possible, en dehors de la vie communautaire.

Notre tâche de maître d'école est de dépister ces enfants et de les aider à prendre une attitude plus constructive en face de la vie, et s'ils sont des bagarreurs révoltés, essayons de ne pas les considérer comme des êtres asociaux à mâter, mais comme de petits malades blessés dans leur affectivité qui se défendent comme ils peuvent en attendant notre secours.

On se demandera pourquoi j'aborde ce sujet au début de mon travail. C'est que c'est un des grands soucis d'un maître de village qui n'a pas, comme ses collègues des villes, des classes spéciales pour les élèves dont les résultats scolaires sont fort médiocres et dont la présence parmi des enfants normaux éveille toujours toute espèce de conflits.

Il nous reste alors à choisir entre deux attitudes:

La plus simple est d'abandonner ces élèves à eux-mêmes, et de sévir très sévèrement s'ils troublent une leçon. Ils deviendront le plus souvent très méchants avec leurs camarades, et on les traitera de "sales garnements, de peste du village". Cette solution si courante autrefois nous paraît aujourd'hui fort dépassée et même fort inhumaine. Mais elle trouve encore bien des adeptes, et il existe toujours le danger d'y revenir. Il y avait dans la classe où j'ai fait mon premier remplacement un enfant fort retardé mentalement et qui était, paraît-il, méchant avec ses camarades. J'ai oublié son nom, pourtant je me rappellerai toujours de quelle manière il m'avait été signalé par le pasteur, président de la commission scolaire. Devant tous les élèves, il l'avait menacé des pires punitions s'il bougeait en classe, puis le pasteur s'était tourné vers moi et avait ajouté: "C'est un idiot qui ne peut rien faire!" Je n'oublierai jamais la douleur que j'avais ressentie à ces mots, ni le triste sourire de ce garçon. Je n'oublierai pas non plus les jolis dessins qu'il m'avait fait. Si de tels propos m'étaient tenus aujourd'hui, je ne pourrais pas me dispenser de dire devant les enfants ce que je pense d'un tel manque de psychologie et tout simplement d'amour du prochain.

L'autre attitude est plus difficile à décrire. C'est le refus de s'abandonner à la première. Elle est donc plus complexe, elle nous force à repenser devant chaque cas notre position d'éducateur; elle nous rappelle que notre rôle n'est pas uniquement de transmettre des connaissances, mais qu'il exige aussi de nous que nous nous adressions au cœur des enfants qui nous sont confiés, et avant tout de ceux qui souffrent. Mon intention n'est pas ici d'épuiser le sujet, mais seulement d'illustrer cette position par quelques exemples.

Revaloriser un élève qui souffre d'un sentiment d'infériorité vis-à-vis de ses camarades résout souvent bien des conflits et évite par là combien de punitions. C'est par le dessin et la flûte que Paul s'est revalorisé aux yeux de ses camarades et a retrouvé un certain équilibre, certes bien fragile, mais toujours préférable à l'attitude qu'il aurait prise face aux menaces. C'est par la récitation et de petites causeries que Malou montre sa supériorité. John, lui, c'était en lui permettant de rester quelquefois en classe durant la récréation, en plaçant sa table contre mon pupitre afin qu'il puisse de temps en temps me raconter ce qui lui passait par la tête sans troubler toute la classe et éveiller les moqueries (parce que c'était toujours complètement déplacé).

Les enfants sont différents, les moyens aussi doivent être différents.

A juger entre ces deux attitudes du maître, la seconde me semble nettement plus positive que la première, elle ne refuse pas la sévérité ni la discipline, mais elle essaie de guérir (y arrive-t-elle?) et crée certainement une atmosphère de travail plus saine.

Si je m'étais contenté de sévir, Paul aurait dû retourner à La Chaux-de-Fonds dans une classe spéciale et endurer chaque jour à nouveau les moqueries des villageois qui lui demandaient exprès pourquoi l'école de son village ne lui suffisait pas! Malou aurait tremblé toujours plus fort et John serait devenu malhonnête et aurait boudé à journée faite.

Par notre enseignement nous nous adressons au cerveau avant tout. N'oublions pas que nos petits écoliers ont aussi un cœur. Avec quoi atteindrons-nous les cœurs de ces enfants: par des leçons de morale, des discours: "faites comme ceci, suivez tel exemple..." Non! Seule une attitude ferme mais compréhensive et nuancée parlera à leurs cœurs. Quel maître a la prétention d'y être arrivé? En tout cas pas moi!... Mais y tendre, c'est mieux que renoncer à suivre cette voie.

"Ce n'est point par des paroles qu'on agit sur les autres. Mais par son être" a dit avec raison Romain Rolland dans son *Jean-Christophe (Dans la maison)*.

-oOo-

Maître et village

J'ai vu les hommes du village. Les bêtes aussi. Et les hommes et les bêtes m'ont paru grands et beaux. Ils font, lents et graves, les gestes nécessaires. Les uns unis aux autres domptent les terres indociles. Et le soir est pour eux l'heure du repos et du contentement. La bête, à sa place, rumine et se couche. L'homme, à la sienne, s'étire, parle ou se tait.

Et là, dans la maison et dans la ferme, par l'étable aussi, se dévoile l'ordre puissant des seules choses qui sont puissantes: l'effort des êtres, l'effort qui vainc et domine, non d'autres hommes, mais la nature qui, violentée et secondée, donne, sous la bonne caresse du travail, son fruit en sa saison.

Paul Golay.

Notre attitude en face de la vie du village, voilà certes la clé de la bonne ou de la mauvaise marche de notre activité scolaire. C'est vite dit, mais n'en reste pas moins fort complexe. La population villageoise attache beaucoup d'importance à certains aspects de la vie de l'école et est fort exigeante quant à son corps enseignant, dont elle attend que le comportement satisfasse à des normes définies inconsciemment une fois pour toutes. Mais ce qui est compliqué, c'est que personne n'est capable de franchement expliquer ce qu'il attend, et de l'école, et de l'instituteur. Mais gare à celui qui ne tient pas compte de ces normes!

Aimer la campagne ne suffit pas pour demeurer dans un village. Il faut aussi savoir apprécier l'existence villageoise, sinon l'on aura vite le regret de la ville.

Le village, c'est comme une immense famille. Il a son caractère, ses traditions, ses exigences, et celui qui n'arrive pas à les faire siens ne peut s'y sentir à l'aise.

Si j'ai fait cette comparaison, c'est pour montrer le côté foncièrement humain du village. C'est une communauté restée à l'échelle de l'homme, avec ses petites choses, certes, mais aussi avec ses grandeurs et ces dernières sont fort attachantes.

Arrêtons-nous à quelques-unes de ces exigences.

Tout d'abord il y a celle que le citadin redoute le plus: ces contacts incessants avec une population dont on finit par connaître tous les visages et toutes les histoires: celles qu'on raconte et celles qu'on chuchote... Le jour où l'on y prend plaisir, on est devenu un villageois!

Au début, nous avons les nerfs rongés par le sentiment d'être exposés à une surveillance incessante de tous nos faits et gestes qui sont ensuite commentés par les parents et ceci devant nos élèves. Puis nous nous faisons tranquillement à cette situation, retrouvons notre équilibre et cessons enfin d'avoir l'impression d'être un acteur sur les planches d'un tréteau.

Je comprends les collègues qui ne peuvent jamais s'adapter à cette situation et qui préfèrent retrouver l'anonymat de la ville; mais, malgré tout, il leur manquera toujours quelque chose de fort enrichissant: la véritable connaissance d'un milieu humain. Ils n'auront jamais été que la

millième partie d'une population, avec les exigences que cela comporte, mais aussi les enrichissements que cela réserve.

Pour l'instituteur qui fait carrière au village, ses élèves, ce sont en même temps les enfants de parents qu'il côtoie sans cesse, chez qui il redécouvre les mêmes intonations, les mêmes traits de caractère, les mêmes gestes, les mêmes arguments que chez ses petits écoliers. Il s'attache à la vie de toutes ces familles dont durant des années il héritera tous les enfants, de l'aîné au cadet, et il saura ce que deviennent ceux qui l'ont quitté: joies réservées au régent des villages et refusées à ceux des villes, joies qui certainement doivent nous attacher toujours plus solidement à notre petit poste de campagne, malgré tous les désavantages qu'il peut comporter.

Un autre apprentissage pour le citadin qui vient s'établir dans un village à majorité agricole, c'est son rythme de vie. Il faut savoir s'y adapter, sinon l'on sera un pauvre malheureux.

A l'école, le jeune maître se sent d'abord désarçonné par la lenteur de ses petits paysans, lenteur qui se manifeste dans le rendement du travail aussi bien que dans la compréhension d'un raisonnement.

Ces mêmes lenteurs de réaction, il les retrouvera chez les adultes. Il aura alors tendance à les trouver fermés, lents d'esprit, de conformiste prudence. Puis ce jugement se nuancera. Il faut entrer dans cette vie de nos petits paysans pour la comprendre et finir par l'admirer. Voilà des gosses de dix ans levés chaque matin dès l'aube qui vident l'écurie, qui portent le lait à la laiterie avant de venir à l'école. Le soir, il faudra aussi "s'aider" avant de trouver le temps de faire les devoirs quotidiens.

Marchez avec un troupeau de vaches et vous comprendrez ce rythme de l'agriculteur. Montez sur son char tiré par un bon cheval, et vous comprendrez une fois de plus. Allez dans son étable, lorsqu'il traite, et écoutez-le vous raconter ses expériences. Vous verrez qu'il n'est pas si lent d'esprit que cela. La prudence, elle s'apprend de la nature même. Les grandes innovations, les grands discours, les grands projets n'ont jamais amené de grands changements dans le travail fondamental du paysan. Aussi, n'est-il que normal de devenir prudent vis-à-vis de tout ce qui est tant soit peu nouveau!

Et s'ils restent fermés vis-à-vis du régent, s'il est difficile de se comprendre sur bien des sujets, il faut se mettre à leur place, et regarder le régent se rendre à l'école bien après leur début de journée de travail et finir sa journée à 16h30 déjà, tandis qu'eux ont encore plusieurs heures de travail devant eux. Qu'on n'ait pas fini notre journée à l'heure où sonne la cloche, cela ne fait rien: "Ces régents ont la tâche facile, tandis que nous... et ils gagnent, tandis que nous..." Ces deux points seront toujours la cause de bien des incompréhensions réciproques, mais qu'y faire! Je n'ai pas encore pu trouver qui avait la place la plus enviable, et bien des fois, en rentrant à la maison avec une pile de cahiers sous le bras et la tête plus que fatiguée, j'ai secrètement envié le paysan que je croisais sur son char, balancé par le petit trot de son cheval. Peut-être que lui enviait ma journée soi-disant terminée.

La vie locale a ses exigences. Jusqu'où pouvons-nous y participer sans être accaparés par toutes les sociétés? Nos besoins récréatifs et culturels sont fort différents de ceux des villageois, et souvent nous ne trouvons qu'ennui où tous trouvent parfait contentement intellectuel.

En ville chacun va où il veut. Ici, il faut faire la part des choses, celle de nos besoins personnels sans oublier le contact avec les villageois. La société chorale est certainement celle qui nous apporte le plus, tant du point de vue récréatif que du point de vue contacts, puis viennent les préparatifs des manifestations villageoises qui cherchent à améliorer la vie de la

commune. Pour le reste, j'ai fait l'expérience qu'il faut se borner au statut de membre passif, à moins qu'il ne s'agisse d'une société qui nous garantisse de nettes possibilités de développer la vie culturelle du village, telle notre Mutuelle de l'Instruction, grâce à laquelle j'ai pu organiser plusieurs conférences d'un niveau supérieur à ces éternelles causeries de missionnaires si fréquentes dans nos villages. Si nous acceptons trop de charges, il ne nous reste plus de temps, ni pour notre propre développement intellectuel, ni pour notre participation active à la vie de sociétés culturelles ou scientifiques qui nous sont chères.

C'est probablement notre attitude vis-à-vis des sociétés locales qui est la plus complexe et la moins comprise des villageois. A beaucoup nos activités personnelles qui dépassent le cadre communal paraissent suspectes. Les plus curieux interrogent: Vous allez au match? – Non! – Au cinéma? – Non! au concert! – Ah, oui! vous aimez ça! Mais lorsque le régent est dans le train avec une serviette, on ne comprend plus. Où peut-il bien aller? Suivre un cours du soir ou diriger une société chauxoise, c'est drôle!

Cette attitude, vis-à-vis de notre vie privée, très discrète certes, reste pourtant un des côtés les plus désagréables de notre position à cause de ses commentaires, dont nous n'entendons que les échos abracadabrants et toujours plus ou moins péjoratifs.

Quant à la vie politique communale, devons-nous demeurer sur notre réserve adoptant une attitude de neutralité ou peut-on prendre position et entrer dans les conseils?

Avec mon collègue nous avons bien examiné pour notre village les conséquences de ces deux attitudes possibles. Après mûres réflexions nous avons porté notre candidature sur la liste socialiste lors des élections communales et nous n'avons jamais regretté notre geste, même s'il nous a valu quelques jalouses oppositions.

Nos fonctions politiques n'ont aucunement porté atteinte à notre autorité de maître d'école. Ni de la part des familles et des enfants, ni de la part des sociétés nous n'avons rencontré d'opposition.

Si le maître sait rester objectif dans son enseignement, rien ne doit l'empêcher de prendre part à la vie civique de sa commune, pourvu que sur le terrain politique il reste désintéressé et le plus objectif possible, cherchant avant tout le bien général. Bien sûr que cela ne plaira pas à tout le monde! Mais devons-nous vraiment chercher à plaire à tous?

-oOo-

Maître et méthodes

Est-ce un quart ou un cinquième de Pipo qui est assis sur un banc? L'autre, le vrai, le total, que fais-je pour en satisfaire les préoccupations? Pauvre morceau de Pipo-scolaire!

Elsa Perret.

Je vois ce maître, sur le chemin du retour, excédé et préoccupé par le comportement de son turbulent Pipo. Et grâce à ce garçon, il fait une découverte.

Il découvre qu'il existe un autre Pipo que le Pipo-scolaire.

Ne voudra-t-il pas alors inviter le vrai Pipo dans son école? Et pour cela, comment faut-il s'y prendre?

Il examine alors celui qui s'ennuie sur les bancs de l'école et fait une nouvelle découverte qui n'est pas des plus agréables!

- Mon école, mes discours, tout ce que je m'évertue de faire entrer dans la tête de ce garnement, tout est peine presque complètement perdue, parce que Pipo, le vrai, est bien loin de moi.

Il essaiera de faire connaissance avec le vrai Pipo. Tiens, ce sale garnement, cette peste qui trouble l'ordre et la discipline scolaire, c'est pourtant un sympathique garçon!

Et un beau jour le vrai Pipo fera ses apparitions en classe, il y apportera quelque chose de ses préoccupations, et tout sera changé, et pour le maître, et pour Pipo lui-même.

Mais, est-ce à dire que le Pipo-total sera toujours présent en classe? Certainement non! Sommes-nous, nous-mêmes, toujours entièrement à quelque part, entièrement à notre travail? Pourvu qu'à certains moments Pipo puisse se sentir chez lui dans mon école: c'est cela l'essentiel. Grâce à ces instants Pipo ne sera plus le garnement désagréable qu'il faut punir, mais une petite personne avec ses intérêts, ses préoccupations, qui demandent à être en partie satisfaits, sinon gare!

Ceci doit-il signifier que le maître doit s'évertuer à satisfaire toutes les préoccupations de Pipo? Et combien y a-t-il de Pipo, dans une classe?

Certes non! Le rôle de l'école restera toujours, et avant tout, d'enseigner de solides connaissances de base qui n'ont pas beaucoup de rapport avec ce que Pipo aimerait faire, s'il était libre de choisir son programme.

Alors comment agir? C'est ici que le maître dut longtemps hésiter. Et ne faisons-nous pas tous comme lui?

Nous découvrons petit à petit des moyens d'allier les acquisitions scolaires trop rébarbatives aux préoccupations de Pipo, nous canalisons ses intérêts au profit du calcul, de la grammaire, de la lecture, de l'histoire... Et Pipo vient à l'école avec un certain plaisir, avec joie même!

N'y a-t-il pas réel progrès?

Voilà en somme ce que nous essayons de faire de notre école: une île de travail, mais de travail fait dans la joie plutôt que dans la contrainte.

Si nous regardons en nous-mêmes, nous est-il vraiment possible de fournir un travail productif, si nous devons le faire par contrainte? Alors, pour nos élèves, il en irait autrement!

Il est à la mode de critiquer, ces temps, toutes les formes de dictatures, qu'elles soient de tendances communistes, fascistes ou racistes, affirmant sur tous les tons que les sujets de ces gouvernements sont malheureux et travaillent sans joie. Mais à l'école, critiquons-nous les dictatures? Veillons comme à la prune de nos yeux à ne pas régner en dictateur sur nos élèves, c'est si facile!

Mais attention, si nous acceptons d'abandonner l'auréole du monarque omnipotent et omniscient, ceci ne doit pas signifier que l'heure du règne de Pipo et de ses fantaisies ait sonné!

Le règne de Pipo, ce serait l'anarchie des intérêts éphémères et dispersés, ce serait le règne de l'effort facile, de la joie qui ne dure que l'instant d'un sourire, puis des pleurs et des cris.

Evitons donc de suivre ce chemin et n'oublions pas que le travail qui nous attend à l'école, c'est celui que les parents réclament, en nous confiant leurs enfants. Ils ne nous demandent aucunement de faire œuvre pédagogique géniale (tout au contraire, on se méfie des génies), ils nous demandent que leurs enfants apprennent à bien travailler et qu'ils le fassent dans une atmosphère de saine discipline où il y a des règles strictes à observer. Ils ne nous disent pas comment faire cela, à nous la liberté de choisir les méthodes qui nous conviennent.

Centres d'intérêts ou non, travail individualisé, collectif, par équipes, emploi d'un livre ou non, toutes ces questions sont secondaires si les enfants progressent et se montrent disciplinés. Si ce n'est pas le cas, les parents, puis les autorités scolaires n'ont que raison d'intervenir, et même d'interdire, s'il le faut. Ils ne font qu'œuvre raisonnable et utile à l'avenir de leurs enfants et de leur école.

Donc, si Pipo revient de l'école trop excité, ou trop batailleur, ou trop fatigué, et que cela semble dû non à son état de santé, mais à certaines activités scolaires, ses parents n'ont pas seulement le droit, mais le devoir d'aller le signaler au maître ou à l'une des personnes responsables de la bonne marche de l'école.

Mais ceci ne veut pas dire que le maître va accepter les avis et les directives de n'importe qui.

Comme pour la classe, si nous acceptons d'abandonner l'auréole du monarque omnipotent et omniscient, ceci ne doit pas signifier que l'heure du règne de la mère ou du père de Pipo ait sonné!

C'est une collaboration école-parents et école-autorités scolaires que le maître désire. Il y a forcément toujours quelques énergumènes incapables de comprendre ce que cela signifie. Ils croient qu'enfin ils pourront jouir, par exemple, des congés qu'ils désirent, supprimer tel devoir scolaire à leur rejeton ou refuser telle punition dans le seul but de prouver leur pouvoir personnel. Mais ils auront vite fait l'expérience que si le régent est descendu de son estrade, il n'en est pas moins resté le maître et qu'il le restera. Aussi ils battront bien vite en retraite, honteux du lamentable échec de leur stupide acte d'insubordination, tels des enfants qui se font remettre à l'ordre avec raison par un adulte envers qui ils ont manqué de respect. Entre cette espèce de parents et de simples élèves, je n'ai encore jamais réussi à savoir qui était le plus enfant.

Voici, en quelque sorte, mon attitude en face des enfants qui me sont confiés, de leurs parents et des autorités scolaires.

-oOo-

Notre langue maternelle

*L'enfant qui apprend à parler se demande comment
il pourra dire ce que dit le chien.*

Jean Dupréau.

Notre langue française: quel trésor!

J'essaie quelquefois d'imaginer toutes les beautés, toutes les richesses, toute la valeur culturelle que cette langue représente pour moi. Mais je renonce bientôt à ces incursions dans un monde qui dépasse de combien mes capacités d'exploration.

Je me contente alors de relever de cette langue quelques aspects qui me sont chers, et qui me semblent les plus accessibles aux gens simples que nous sommes. Aux hommes de lettres le soin de glorifier en termes savants le génie de notre langue.

Le français, n'est-ce pas comme l'essence de mon être pensant? N'est-ce pas grâce à lui que je suis arrivé à exprimer mes premières jouissances, puis à les partager avec les autres hommes?

Le français, c'est comme une belle et vaste ville dont je ne cesse d'aller à la découverte, ville riche d'un long passé. Et, tout en parcourant ses innombrables rues, je peux admirer les précieux monuments: tels ces vestiges antiques, ces quartiers médiévaux, ces palais de style classique... Mais cette ville vit intensément et s'adapte selon ses possibilités propres aux exigences nouvelles de notre vie moderne. Ici aussi il y a des phénomènes fort captivants à observer.

Dans cette ville il y a certes bien des ruelles sordides, des habitations peu confortables, mais pour qui a le privilège de pouvoir jouir de l'autre face des choses, à travers ces misères mêmes il y a quelque chose d'attachant, seulement à condition de ne pas y être plongé soi-même (Je pense à toutes ces difficultés grammaticales et orthographiques qu'il faut vaincre avant de pouvoir vraiment maîtriser le français).

Parler: c'est parcourir cette belle cité. Comme petit enfant j'ai appris à en reconnaître les rues principales sous l'attentive surveillance d'une mère qui savait éveiller en moi l'admiration et le respect pour tous les monuments qui en valaient la peine.

Lire: c'est pousser toujours plus loin ses explorations, découvrir toujours plus, connaître toujours mieux.

Etudier: c'est pénétrer dans les sanctuaires, les palais, les bicoques mêmes... de cette ville, et par là en découvrir toute la vie passée, toute celle du présent aussi.

Et maintenant que je suis appelé à faire découvrir cette langue qui m'est chère à mes petits élèves, à la redécouvrir chaque jour avec eux, je comprends mieux tout le privilège qui a été le mien puisque dès mes premiers pas j'ai été guidé vers des chefs-d'œuvre dignes d'attention. Etre sensible au beau, au grand, au pittoresque, c'est peut-être et en grande partie une qualité innée, mais c'est aussi le fruit d'une éducation de la petite enfance. Parmi nos petits écoliers, combien n'ont jamais eu ce privilège d'être conduits vers quelque chose de grand ou d'apprendre à distinguer le beau du quelconque, le juste du faux. Si l'on revient à notre image de la ville, on peut presque dire qu'ils crouaissent dans des taudis et qu'ils sont déjà comme

voués à y demeurer. S'ils semblent souvent fermés aux beautés de leur ville, c'est qu'ils n'en connaissent que trop les mauvais côtés.

Je signale le rôle que joue les parents dans l'apprentissage du français, parce que, généralement, on le passe sous silence. Nous avons souvent eu l'occasion d'entendre de précieuses causeries concernant l'enseignement du français, riches en expériences, mais jusqu'à présent je n'ai que rarement entendu aborder le sujet que je signale. Le considère-t-on comme insignifiant pour l'école? Je l'aborderai au chapitre suivant qui sera consacré aux devoirs domestiques.

Si je me suis longtemps arrêté sur cette comparaison entre notre langue et une ville, c'est qu'elle est facilement accessible à nos écoliers, et qu'on peut en tirer des images pleines d'intérêt didactique.

En voici une, à titre d'exemple. Il est souvent malaisé de faire comprendre à nos écoliers que tous les textes ne sont pas d'égale valeur culturelle ou artistique. J'expose alors une série de photographies de bâtiments et je demande: "Sont-ils tous d'égale beauté?" Il sera alors facile à nos écoliers de reconnaître les immeubles les plus réussis de ceux qui sont quelconques et même laids, et d'essayer d'exprimer par quelques phrases frappantes ce qui les différencie (Laissons-les classer ces images selon leur goût, même si notre opinion diffère quelque peu de la leur). Nous leur apportons ensuite quelques courts textes sur un même sujet; nous les lisons; nous posons la même question: "Sont-ils tous d'égale beauté?" Nos écoliers comprendront alors facilement qu'un jugement de valeur sera aussi possible, comme pour les maisons, et ce qui sera passionnant pour eux, ce sera de découvrir peu à peu selon quels critères l'on peut faire ce jugement.

Nous prendrons alors l'habitude de remarquer certains effets de style lors de nos lectures et de nos rédactions.

Nous remarquerons qu'ici il y a affluence de verbes et par conséquent impression de mouvement (suite d'actions):

... Mais aussitôt que le Nautonier se trouva pour de bon au chaud dans le fin fond des placards tout noirs du ventre de la baleine, il se mit à danser et valser, à frapper et taper, à rogner et cogner, à tordre et à mordre, à bondir et mugir, à ramper et piler, à exécuter des giges aux endroits qu'il ne fallait pas, si bien que la baleine ne se sentit pas du tout heureuse...

Dans la baleine, Histoires comme ça de Rudyard Kipling.

Ici, ce sont les adjectifs et les descriptions qui dominent; on peut dessiner et colorier notre tableau, si nous sommes attentifs:

... Il est vrai que le spectacle est de prix: du tertre qui domine le village, on voit plusieurs vallons parallèles, séparés par des monts boisés. Le premier vallon est vert et plein de soleil; le second paraît légèrement empli de brume bleue que le soleil dore à sa surface; le troisième, plus flou, est estompé d'une ouate mauve frangée d'argent; et derrière, en guise de toile de fond, les Alpes fribourgeoises et bernoises, comme une dentelle blanche et bleue. Et sur tout cela, c'est le merveilleux jeu de la lumière sur le vert clair des champs de blé, le vert sombre des forêts ombrées de bleu violet, le bleu ardoisé des vallées, le vermillon de clochers aigus, l'or vert-de-grisé des chaumes neufs, le gris sale des vieux toits et les vastes taches jaune d'œuf des champs de pissenlits...

Le Bois de la Cigogne, Pierre Chessex.

Dans le livre de *Lecture à l'usage du degré moyen des écoles primaires*, p. 84.

Voici une comparaison inédite et fort suggestive:

Plus haut, les murs de vignes commencent; un morceau de ces murs tachés de vert pâle s'est avancé. Ils sont en train de peindre leurs vignes en vert bleu, et se sont peints eux-mêmes des pieds à la tête, par la même occasion, - le pantalon, la blouse, les mains, la figure, le chapeau, - la barbe pleine de ce vert, de ce vert jusque dans les yeux; et c'est ainsi que, quand ils s'avancent entre les ceps pas encore sulfatés, ils ont l'air d'un pan de mur qui s'avance.

Les signes parmi nous de C. F. Ramuz, p. 40.

Les comparaisons rencontrées par-ci, par-là, dans les romans de Ramuz, ont une saveur champêtre. Nos petits campagnards peuvent en tirer profit, puisqu'ils vivent dans le milieu décrit par notre écrivain vaudois:

Les abeilles, les bourdons, les mouches faisaient un bruit comme quand on bat à la machine. Et la voix qui venait maintenant, parmi le bruit de la machine, était celle du ruisseau épelant et lisant difficilement une phrase, obligé même parfois à s'arrêter tout à fait dans sa lecture parce que ça n'allait plus, puis qui repartait.

Salutations paysannes, L'amour de la fille et du garçon p. 95-96.

Sur ce sentier des rails brillent: c'est les ornières pleines de ciel.

Salutations paysannes, Trajet du taupier p. 119.

Il connaît toutes les bêtes:

L'écureuil brun, l'écureuil rouge, celui qui joint ses pattes de devant, agenouillé à la pointe du sapin, comme s'il faisait sa prière; celui qui chemine dans les airs d'une branche à l'autre avec tant d'adresse par-dessus le vide, ô grosses queues, longues queues, queues en panache, ô petites têtes!

Adam et Eve p. 56.

... Le soleil assez chaud vers le milieu de la journée avait fait glisser la neige des toits; on voyait ces gros bonnets avançant, dont le bord en surplomb qui gèle chaque nuit fait comme une visière au-dessus des fenêtres...

La guerre dans le Haut-Pays p. 101.

En lecture nous quittons parfois nos manuels que nous remplaçons par un cahier d'enseignement pratique ou une brochure OSL: *Contes et récits* de Mistral, *Petit Pierre* d'Anatole France, *Ah! Voilà l'affaire!*... de Rodolphe Töpfer, *La Belle Nivernaise* d'Alphonse Daudet... Dans ces récits pleins de vie nous examinons le style (s'il s'agit avant tout de ponctuation, des différences entre le discours direct ou indirect) et le vocabulaire. Un petit concours clôt la lecture de chaque brochure. Pour Mistral, il s'agissait de retrouver lestement dans quels récits et à quelles pages figuraient les fragments suivants:

1. *Tenez, je vous en ai fait chauffer deux...*
2. *Ah! il vaut la peine qu'on parle de Paris!*
3. *Il semble que nous sommes un de plus...*
4. *Celui qui était devant cheminait, allègre et tranquille comme si de rien n'était...*
5. *Il faut que ce soit vrai...*
6. *Baissez-moi encore un peu...*
7. *Il y a autant de poissons que d'eau...*
8. *Il ne convient pas que le valet mange aussi bon que le maître...*
9. *Il avait pensé sept heures...*
10. *Vous ne savez pas qui vous venez de saluer?*

Nous nous étions bien sûr souvent exercés à pareil exercice qui force les élèves à rapidement parcourir la brochure en tous sens, si bien que la plupart trouvaient facilement les réponses:

1. *Le caillou*, p. 13.
2. *La lune des Saintins*, p. 12.
3. *Les revenants*, p. 27.
4. *Les pois chiches*, p. 14.
5. *Le gros poisson*, p. 29.
6. *Le nid d'effraie*, p. 16.
7. *La pêche*, p. 12.
8. *La tranche de saucisson* p. 15.
9. *L'avoine bien grenée* p. 14.
10. *Paul de Lamanon* p. 19.

D'autres fois c'est le maître qui lit un récit au commencement d'une leçon d'orthographe. Un fragment en sera tiré comme dictée, fragment bien sûr commenté et analysé. Nous avons ainsi lu avec joie *Chitlangou fils de chef* de Chitlangou Khambane et André Daniel Clerc et *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry. Dans ce dernier livre nous avons beaucoup appris concernant la ponctuation et les "idées" qui se cachent derrière le texte comme disaient les enfants.

... Comme il était fatigué, il bâilla.

- *Il est contraire à l'étiquette de bâiller en présence d'un roi, lui dit le monarque. Je te l'interdis.*
- *Je ne peux pas m'en empêcher, répondit le petit prince tout confus. J'ai fait un long voyage et je n'ai pas dormi...*
- *Alors, lui dit le roi, je t'ordonne de bâiller. Je n'ai vu personne bâiller depuis des années. Les bâillements sont pour moi des curiosités. Allons! bâille encore. C'est un ordre.*
- *Ça m'intimide... je ne peux plus... fit le petit prince tout rougissant.*
- *Hum! Hum! répondit le roi. Alors je... je t'ordonne tantôt de bâiller et tantôt de...*
Il bredouillait un peu et paraissait vexé.

Ce texte du Roi est un véritable petit centre d'intérêt, une mine de vocabulaire:

Le roi, le monarque, le prince, sire, le général, le ministre, un ambassadeur, le sujet, le peuple.

Le royaume, la pourpre, l'hermine, un trône, un carrosse, la justice, la science du gouvernement, un ordre, l'autorité, un pouvoir, le droit, l'obéissance, la désobéissance, l'indiscipline, le tort, la révolution.

Majestueux, absolu, universel, fier, raisonnable.

Ordonner, régner, exiger, obéir, respecter, tolérer, consulter, condamner à mort, solliciter une grâce, gracier.

Nous y avons trouvé une maxime:

Tu te jugeras donc toi-même, lui répondit le roi. C'est le plus difficile. Il est bien plus difficile de se juger soi-même que de juger autrui. Si tu réussis à bien te juger, c'est que tu es un véritable sage.

Nous avons expliqué l'expression:

Si votre Majesté désirait être obéie ponctuellement, elle pourrait me donner un ordre raisonnable.

Notre leçon d'histoire qui a suivi cette dictée a été consacrée à la hiérarchie féodale; en géographie nous avons jeté un coup d'œil sur la carte des continents et situé les monarchies absolues et les monarchies constitutionnelles. Nous avons parlé de la révolution des républicains neuchâtelois contre le régime prussien. Les enfants savaient qu'en Hongrie et en Algérie avaient eu lieu des révolutions, nous en avons dit quelques mots.

Nous avons aussi lu *Les Histoires Naturelles* de Jules Renard et beaucoup ri:

L'âne: le lapin devenu grand.

Les moutons: -Mée... Mée... Mée... Le chien de berger. -Il n'y a pas de mais!

Le lézard: Le Mur: -Je ne sais quel frisson me passe sur le dos. Le lézard: -C'est moi.

Le ver: En voilà un qui s'étire et s'allonge comme une belle nouille.

Le serpent: Trop long.

Le papillon: Ce billet doux plié en deux cherche une adresse de fleur.

La guêpe: Elle finira pourtant par s'abîmer la taille.

Chaque jour, avant de reprendre la leçon de français, c'était à qui pouvait nous redire par cœur ces jolies définitions.

Nous avons analysé le texte plein de mouvements:

La poule: Pattes jointes, elle saute du poulailler, dès qu'on lui ouvre la porte.

Nous avons utilisé ce texte comme dictée à apprendre.

Nous l'avons mémorisé et l'avons comparé à celui de Miguel Zamacoïs:

*Suivant la route campagnarde
La voiture va gentiment,
Et devant, cou tendu, hagarde,
La poule court éperdument!
Son petit œil hors de la tête
Que coiffe un bonnet de carmin,
La poule imbécile s'entête
A fuir au milieu du chemin!*

...

Cette poésie a aussi été apprise par cœur.

Dans notre livre de lecture nous trouvons encore quelques jolies descriptions de poules:

Dans sa cabane, la poule est ramassée sur une corbeille qu'elle recouvre, toute gonflée, le cou rentré, le bec rabattu. Elle est immobile; seuls clignent ses yeux attentifs...

Chaque élève a ensuite essayé de rédiger un portrait d'animal. Le nom de cet animal ne devait pas figurer dans le texte, ceci afin de forcer les enfants à décrire la bête en question de manière à ce qu'on puisse la reconnaître.

Comme Sagnards, il serait triste d'ignorer les écrits d'Oscar Huguenin. Aussi nous arrive-t-il d'exploiter pour le français l'une de ses nouvelles, tel *L'Apprenti tailleur*, nouvelle qui fait si bien comprendre aux enfants dans quelle atmosphère vivaient leurs petits copains d'antan soumis et respectueux envers leurs aînés, n'ayant qu'à se taire lorsque les adultes parlaient, à se taire et obéir sans manifester leurs pensées. Voilà l'occasion de dire quelques mots au sujet de la politesse!

Je ne veux pas allonger cette énumération de textes accessibles à nos petits écoliers du degré moyen. Il y en a tant. Nous avons chaque fois profité de dire quelques mots de ces écrivains, et ainsi des noms finissent par devenir familiers: Oscar Huguenin, Jules Renard, Anatole France, Alphonse Daudet, La Fontaine, Jean-Jacques Rousseau... C'est disparate, mais c'est toujours mieux que le néant.

Enseigner le français à nos petits écoliers, n'est-ce pas essayer avant tout de faire naître en eux un véritable amour de leur langue maternelle, amour qui doit les pousser non seulement à admirer tel texte, mais à avoir du respect pour cet instrument qu'est le langage?

Soigner son parler, voilà la plus élémentaire marque de respect pour sa langue.

Dans ce domaine, il y a bien des découvertes à faire. Il est facile d'aligner des mots, mais leur faire dire ce que nous aurions désiré exprimer est une autre affaire. Par de fréquents exemples nous remarquons que soigner son langage, c'est mettre de l'ordre dans ses pensées, c'est apprendre à réfléchir.

La grammaire est aussi là pour nous forcer à réfléchir, et parfois l'orthographe aussi. Je pense qu'il est extrêmement important de souvent revenir sur ce sujet afin de faire comprendre à nos écoliers que le français, ce n'est pas l'orthographe et ses difficultés sans cesse renouvelées, ni la grammaire, ni la composition... mais ce qui se cache derrière. Pourquoi faisons-nous autant d'exercices, sinon pour acquérir les réflexes indispensables qui nous libéreront et nous permettront de mieux jouir des beautés de notre langue, comme... et nous parlons ici des automobilistes qui doivent beaucoup s'exercer avant de maîtriser leur véhicule, des bébés qui doivent tomber et pleurer combien de fois avant de savoir réellement utiliser leurs jambes, des sportifs forcés de s'entraîner journellement! Alors, en serait-il autrement pour notre langue qui est si complexe?

A l'époque du pragmatisme n'oublions pas non plus de donner beaucoup d'exemples pratiques sur l'**utilité** et la **nécessité** de maîtriser son parler, car pour beaucoup (probablement la majorité des gens) la jouissance littéraire n'est d'aucune utilité.

Si j'ai parlé avant tout de l'exploitation des textes à l'école primaire, il ne faut en tout cas pas croire que pour moi l'enseignement du français se borne à cette façon d'agir. Si je l'ai fait, c'est que cela m'a énormément manqué durant mes dernières années de scolarité primaire. J'ai aussi l'impression que si tant de gens ne lisent plus rien d'intéressant dès leur sortie de l'école, c'est vraisemblablement la faute de l'école elle-même. Et la lecture est la clé de la culture.

Donc loin de moi de minimiser l'importance des exercices systématiques de grammaire, de vocabulaire, d'orthographe et de lecture. Nous avons au contraire d'excellents livres qui **doivent** être utilisés le plus systématiquement possible, d'un bout à l'autre, surtout dans une classe à plusieurs ordres, où il existe le danger d'oublier ou de négliger une matière du programme. Mais triste est l'enseignement qui ne se borne qu'à ce qui figure dans les manuels. (Durant mes trois dernières années primaires nous n'avons pas une seule fois abandonné nos manuels, je n'ai pas un seul souvenir d'un coup d'œil hors de ces livres sacrés – sacrés livres! - aussi ne faut-il pas s'étonner si nous conservons de la plupart de ces leçons un sentiment d'ennui. Gilbert C. que j'ai rencontré plus tard lors de diverses manifestations m'a avoué ne plus avoir ouvert un seul livre depuis qu'il avait quitté le père G. (son dernier maître) et c'est pourtant avec joie qu'il a recommencé de lire lorsqu'il a senti que la lecture n'est pas qu'ennui ou corvée).

Rappelons-nous que selon notre manière d'enseigner le français il y aura plus ou moins de Gilbert C. qui risquent de quitter l'école sans savoir réellement ce que signifie **lire** et **se cultiver**. Il y a déjà assez de facteurs défavorables à la lecture et à la culture sans que nous en

devenions un de plus en nous mettant au service de la Routine, la pire ennemie de la Culture et de la Pensée.

Oh, je ne me fais aucune illusion sur les effets de notre effort. Le commun de nos élèves se dépêche de tout oublier et nous savons par nos contrôles que les progrès ne sont aucunement en relation directe avec l'énergie que nous dépensons pour rendre nos leçons vivantes. Mais peut-être subsistera-t-il inconsciemment chez quelques anciens élèves de plus le goût de la lecture, et de la lecture de textes qui en valent la peine!

-oOo-

La lecture, source de culture

"Albert, qu'est-ce que tu seras, quand tu seras grand?" lui disait-elle quelquefois avec une passion sauvage, une sorte de désir de forcer le destin par des paroles, de les lier à jamais avec quelques propos innocents: le vœu de l'enfance.

"Jardinier, comme le père", répondait l'enfant, "ou dans la montagne, comme les oncles."

"Alors, c'est pour ça que tu es le premier à l'école?" répondait-elle avec rage. "Non, tu seras un monsieur."

... Jamais mère ne fut plus attentive aux succès de l'enfant. Elle les suivait au jour le jour: c'était à eux qu'elle pensait en faisant le ménage, en descendant la rue Haute pour aller au petit marché du Bout-de-Pont, et, si elle n'en disait rien à ses voisines, ce n'était pas par modestie, ni, comme Elise, par orgueil, mais par ruse paysanne, par méfiance du destin: elle n'en parlait pas, comme on ne parle pas d'une récolte qui s'annonce bien, d'un troupeau prospère, mais elle y pensait à chaque heure et son sourire était animé par ces pensées ou figé par leur orgueil.

Cependant elle n'avait aucun respect pour le travail de son fils, aucune attention. Le voir avec un livre, assis devant la fenêtre, l'exaspérait et, le soir, quand il ouvrait ses cahiers d'école sous la lampe et, la langue au bout des dents, se mettait à travailler, elle le rudoyait en cherchant à lui imposer quelque travail manuel.

"Va chercher l'eau... tiens, la cruche. Tu n'as pas encore coupé le bois que le père a descendu."

Le petit fermait son livre, rangeait ses cahiers et descendait à la fontaine, dans la nuit noire, avec sous le bras l'énorme cruche vernissée en jaune et suante de fraîcheur.

Anna croyait que tout le travail "des livres et des cahiers" devait se faire à l'école, comme en un lieu privilégié.

André Chamson.

Cette Anna est touchante, par sa fierté maternelle! Mais comme bien des mamans sagnardes, elle a un curieux réflexe vis-à-vis du travail "des livres et des cahiers".

Combes, au contraire, avait un respect puéril pour les travaux de l'école. Il savait lire, mais n'avait jamais eu le temps d'apprendre à faire ses lettres. Aussi, bien souvent, il venait se mettre derrière son fils et, sans faire un mouvement, suivait sa lecture en essayant d'épeler comme lui. Mais quand Albert repoussait son livre et se mettait à écrire, Combes fixait chaque mot achevé, sans le reconnaître, et se penchait, puis brusquement, en découvrait le sens et se rejetait en arrière.

Jamais il n'aurait dérangé Albert de son travail, et, souvent, quand il voyait Anna, nerveuse, se diriger vers l'évier, il prenait la cruche et descendait dans la rue avant que sa femme, stupéfaite, ait eu le temps de dire une parole. ()*

(*) André Chamson, le Cévenole, connaît et décrit merveilleusement la mentalité paysanne et ouvrière, aussi pourrait-il être très intéressant de relever, lors d'une étude de son œuvre, tous les textes qui se rapportent à l'école et à l'éducation. Ceci déborde le cadre de mon travail.

André Chamson s'est sincèrement intéressé aux problèmes qui touchent à l'école primaire laïque, celle que fréquentent les enfants du peuple (lui-même n'a-t-il pas dû quitter le lycée pour retourner dans cette école du peuple!). Il a un profond respect pour "ces instituteurs, véritables missionnaires de la culture" qui en France, dans ces immenses provinces campagnardes, sont isolés de tout.

Il ne faudrait pas généraliser, c'est toujours assez dangereux, mais il n'est certainement pas faux d'affirmer qu'une partie des parents, et avant tout des parents paysans, a l'attitude d'Anna vis-à-vis des devoirs scolaires quotidiens des enfants. Beaucoup de collègues se plaignent, disant que leurs élèves ne sont aucunement suivis à la maison, qu'ils demeurent complètement abandonnés à eux-mêmes pour accomplir leurs devoirs scolaires. Que dire, alors, de ces parents qui, et j'ose utiliser cette expression, font tout pour éteindre en leur enfant toute velléité de travail intellectuel?

Cette attitude est-elle consciente? Certainement pas! (au moins chez la majorité des parents)

Mais le tragique, c'est qu'il n'y a presque aucun moyen de leur en faire prendre conscience. Ces personnes ne lisent ni n'écoutent rien qui puisse les ouvrir à la compréhension de leurs propres actes, elles ne prennent même pas part aux rencontres de parents, ne tiennent aucunement compte des avertissements des maîtres...

Chez certains de ces adultes on sent une réaction inconsciente contre des souvenirs d'une scolarité malheureuse (c'est aussi dans ce milieu qu'on prend tout de suite le parti des enfants contre le corps enseignant, lorsqu'un maître doit sévir). Il y a d'autre part chez ces gens un mépris souvent bien marqué pour le travail intellectuel, travail considéré comme inutile et sans portée pratique.

"Elle était prête à croire à une sorte de mystère (concernant le travail intellectuel) que secrètement elle méprisait" dit avec tant de justesse l'écrivain cévenol.

Aussi, lorsque nous dictons les devoirs à nos élèves, ayons toujours présent à l'esprit cette attitude parentale négative et évitons à tout prix les travaux inutiles, que l'on ne donne que pour occuper les élèves pendant un certain laps de temps (par principe!), évitons de leur imposer à la maison du travail qui devrait être accompli à l'école. (Lorsqu'on voit dans quelle position, sur quelle caisse ou étagère, si ce n'est tout simplement sur le mur d'un jardin, que doivent travailler certains enfants, on réfléchit avant de leur imposer un travail écrit à domicile!) Par contre, une poésie, de la nomenclature de géographie, du vocabulaire, un texte d'histoire peuvent très bien être mémorisés sur un tas de foin, au fond de l'écurie ou dans le coin le plus sombre de la cuisine, donc allons-y pour ce genre de devoir.

L'attitude parentale d'opposition aux devoirs à domicile reflète une démission devant l'effort et notre tâche d'éducateur est de refuser de céder devant toute paresse intellectuelle.

Dans certains milieux on compare l'horaire hebdomadaire de nos écoliers à celui des ouvriers, et il est de bon ton de plaindre les enfants, pauvres martyrs, victimes d'une surcharge de travail!

En tout cas, de ma fenêtre qui plonge sur la place villageoise, je vois dès la sortie des classes et durant tous les jours de congé combien d'âmes en peine tournent sans cesse autour du bassin de la fontaine, à vélo, et j'ai le sentiment que ces enfants pourraient au moins consacrer une partie de ce temps à une occupation plus intelligente. Et ce sont justement ces écoliers-là qui n'ont jamais eu le temps de faire leurs devoirs.

Bien rares sont les enfants qui se mettent au travail sans y être incités. Sans une mère exigeante, lorsque je n'avais pas encore treize ans, aurais-je étudié le piano, malgré toute la joie que me procurait la musique, me serais-je vraiment appliqué dans tous mes travaux, s'il n'y avait pas eu de temps à autre quelques coups d'œil sévères sur ce que je faisais? Et cette maman, en nous procurant crayons, peinture, terre à modeler, bocaux pour les observations d'animaux, et en se passionnant pour les activités manuelles de ses petits savants, nous procurait des distractions combien plus enrichissantes que ces jeux toujours recommençant des enfants laissés à eux-mêmes.

Lors d'une de mes courses au village, j'ai une fois entendu ce petit dialogue entre une maman et son enfant:

- *Viens, maintenant tu as assez joué à ce jeu!*
- *Oh, mais c'est samedi, j'ai pas d' tâches!*
- *Je veux te voir faire quelque chose de plus intelligent, viens lire! (La fenêtre s'est refermée, il ne restait plus qu'à obéir).*

Et le gosse, en maugréant certes un peu, a quitté ses copains.

Lorsque j'ai rencontré cette maman, je l'ai félicitée. Elle m'a dit:

"Je veux un moment pour tout, et surtout que mes enfants fassent chaque jour quelque chose d'intelligent, qu'ils lisent, qu'ils dessinent, découpent, construisent, et comme cela ils apprennent à ne pas perdre tout leur temps à des futilités."

Ses gosses grandiront et deviendront des bricoleurs. N'est-ce pas mieux que les éternelles parties de cartes au café?

Si l'attitude de la famille vis-à-vis du travail des "livres et des cahiers" se manifeste avant tout par la façon dont sont accomplis les devoirs domestiques, la lecture libre n'en est pas moins aussi un excellent critère.

Je ne veux pas faire à ce sujet de longues théories, mais me bornerai à relater quelques expériences typiques d'un certain état d'esprit.

Jean-Claude, lors de l'ouverture de notre bibliothèque de classe (Bibliothèque circulante Pour Tous), emprunte enfin un livre, livre dont un de ses camarades vient de résumer l'action lors de la dernière causerie d'élèves.

Quelques jours plus tard je m'enquiers:

- *Alors, elle est belle cette histoire, n'est-ce pas?*
- *Je ne sais pas!*
- *Tu ne la lis pas?*
- *Mon papa me défend de lire!*
- *Pourquoi?*
- *Il dit que c'est mauvais!*

J'ai échangé quelques mots avec le père à ce sujet, mais sans aucun profit pour son fils, et pourtant c'était la "saison creuse" comme disent les paysans. Il paraît que la lecture, c'est dangereux pour la vue et pour la tête:

"Tous les maîtres portent des lunettes, le médecin et le pasteur aussi!"

Pour la maman de Jean, lecture égale perte de temps. Pourtant Jean a été longtemps malade, nous avons essayé de lui prêter des livres, rien à faire, refus catégorique: *"La maman de Jean ne veut pas qu'il lise"* me disaient ses camarades.

Lorsqu'une maladie se prolonge, je vais généralement rendre visite au patient. Je trouve Jean complètement désœuvré, dans une semi-obscurité (pas de fièvre, rien aux yeux, il s'agissait d'une blessure profonde à un genou). Il me dit que le temps passe lentement, un peu comme une bonne grand-maman impotente qui attend chaque fin de journée avec l'espoir de bientôt s'en aller!

Alors je commence à parler de lecture:

- *Tu n'as pas le droit de lire?*
- *Que si!*

Et la maman de tout de suite ajouter:

- *Oh, si vous saviez comme il lit, il lit déjà trop, c'est mauvais de lire autant.*
- *Ah oui, que lit-il?*

On me présente trois misérables petits journaux illustrés. Voilà toute sa pâture.

J'ai alors usé de mon autorité de maître d'école. J'ai exigé que Jean lise. Et si vous aviez vu avec quelle avidité il s'est jeté sur les livres que je lui apportais. Il en lisait un par jour, si bien que la maman était pleine de soucis.

Rester trois semaines alité, sans rien faire, ça ne s'appelle pas perdre son temps, pour ces gens!

Francis a beaucoup aimé préparer sa causerie sur la vie de Magellan, car, a-t-il dit, ça m'a forcé de lire, et papa m'a laissé lire parce que c'étaient des tâches. Sous-entendu: lecture interdite lorsqu'elle n'est pas exigée par l'école!

Josette, elle, n'ouvre pour ainsi dire jamais un livre. Il a fallu que je me fâche et que j'exige une lecture quotidienne de dix minutes pour qu'elle veuille bien prendre une fois un livre de la bibliothèque. Elle n'avait pas le temps de lire, et pourtant, tous les jours, c'est des heures qui sont dédiées à des valse bicyclantes autour de la fontaine. Voilà une occupation digne de son intelligence!

On parle beaucoup dans les milieux syndicalistes et socialistes (et je suis et l'un et l'autre) du droit à l'égalité devant les études et les apprentissages. Jamais il n'y aura égalité. Toujours il y aura des jeunes gens sortant de milieux propices aux études tandis que d'autres, s'ils désirent étudier, ou même simplement se cultiver, rencontreront dans leur entourage une sourde hostilité. Faut-il qu'ils soient doués et qu'ils aient le feu sacré pour étudier malgré tout!

Cette constatation ne doit pas nous faire renoncer à entreprendre la lutte sociale pour que dans un proche avenir tous les apprentissages et toutes les études soient non seulement gratuites, mais même considérées dès un certain âge comme un travail digne d'être salarié, à condition que l'étudiant ou l'apprenti remplisse les normes exigées. Nous aurons ainsi aplani un certain nombre de difficultés qui compliquent les études des jeunes gens appartenant au milieu paysan ou prolétaire. Mais il ne faut pas s'étonner quand les statistiques prouvent que, malgré tout, toutes les classes sociales ne sont pas proportionnellement représentées à tous les échelons des études.

-oOo-